

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
six mois, 14 " "
un an 25 " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE-BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 6 Décembre 1866.

BULLETIN.

Les feuilles de Londres nous donnent des détails sur ce qu'elles appellent la « grande démonstration industrielle en faveur de la réforme. » Pendant quelques jours, elles ne tariront pas sur ce sujet, à moins qu'un événement imprévu ne les contraigne à couper court à leur prolixité habituelle.

Ce qui ressort, tout d'abord, du récit que nous avons sous les yeux, c'est que cette démonstration bien qu'imposante, n'a cependant pas revêtu les proportions gigantesques qu'on lui attribuait à l'avance. En effet, si nous en croyons le *Globe*, le chiffre des individus qui ont pris part à cette manifestation et que certains organes de la presse britannique annonçaient devoir être d'un million au moins, n'a guère dépassé celui de 25,000. Mais d'autre part, nous sommes heureux de pouvoir constater que leurs prévisions se sont complètement réalisées sur ce point essentiel, qu'un ordre parfait n'a pas cessé de régner parmi cette multitude que les ennemis de la réforme nous représentaient comme animée des plus mauvaises passions. « Jamais multitude plus loyale et mieux ordonnée, fait observer le *Globe*, ne s'assembla dans les rues de la capitale. »

L'occasion était bonne pour faire de la réclame : aussi la plupart des industriels groupés sous la bannière respectueuse de leur branche de fabrication, promenaient-ils des spécimens curieux de leur travail. Félicitons la corporation des bottiers et des cordonniers d'avoir justifié au-delà du doute, ses prétentions à l'esprit d'apropos et la justesse de ses aperçus politiques en inscrivant au-dessous d'une botte élégamment confectionnée, la devise suivante : « Le porteur seul sait où la chaussure le blesse. » Sur une des bannières étaient inscrits ces mots dont la portée au point de vue politique et social n'a pas besoin d'être longuement commentée : « *Oh! revivie notre ancienne Liberté! Justice et amitié entre le capital et le travail! Libre échange dans les arts et dans les sciences!* »

Quelle sera dans un prochain avenir, l'influence de la démonstration que nous venons d'esquisser dans son ensemble, sur les résolutions du gouvernement anglais et sur l'attitude des classes, dans les rangs desquelles s'est maintenu jusqu'ici le privilège électoral?...

À côté des autres préoccupations qui se partagent l'esprit public, la question du Mexique a une large part dans les on dit du jour. Le message de M. Johnson surtout est commenté de diverses manières.

Les termes en sont bienveillants; mais le président des Etats-Unis fait remarquer que l'ajournement, par le gouvernement français, du rappel des troupes d'occupation du Mexique, remis au printemps de 1867, a nécessité, de la part des Etats-Unis, certaines observations dont il espère, ajoute-t-il, que le cabinet des Tuileries tiendra compte.

N'ayant point encore sous les yeux le texte officiel du message présidentiel, il est difficile de le juger sûrement. Nous espérons qu'il ne donnera d'ailleurs lieu à aucune complication fâcheuse.

Du reste, le *Moniteur* contient la note suivante :

Des ordres ont été donnés dans nos Ports militaires à l'effet de préparer tout ce qui est nécessaire pour le rapatriement des troupes françaises qui sont encore au Mexique.

On lit aussi dans la feuille officielle : « Aucune nouvelle digne de foi n'est arrivée du Mexique depuis celles qui ont été apportées par le paquebot anglais *La Seine*. Elles constataient qu'à la date du 1^{er} novembre, l'Empereur Maximilien était à Orizaba, et qu'il n'avait jusque-là, rien fait pressentir de ses intentions ultérieures. »

Relativement au bruit de l'occupation de Matamoros par les troupes des Etats-Unis, le *Moniteur* publie des nouvelles des Etats-Unis, disant que le général américain Sedgewick aurait eu en effet ce dessein; mais que le général Sheridan en ayant été informé, s'était immédiatement opposé à ce mouvement qu'il regardait

comme injustifiable. Le ministre de la guerre aurait envoyé de Washington une approbation complète de la démarche du général Sheridan et témoigné son mécontentement de l'attitude prise par le général Sedgewick.

Tous les gouvernements de l'Allemagne septentrionale hors celui de Hesse-Darmstadt, ont donné leur adhésion à l'invitation à la conférence de Berlin. Le gouvernement de Hesse-Darmstadt est aussi le plus en retard pour les préparatifs relatifs aux institutions militaires, excepté en ce qui concerne l'établissement du service volontaire dans l'armée. On croit que le Parlement fédéral n'aura que les attributions d'un corps consultatif. C'est le Parlement définitif, succédant au Parlement *ad hoc* qui aura le vote décisif sur les questions réservées à sa compétence, c'est-à-dire le budget du pouvoir central, les douanes, les traités de commerce, la représentation consulaire, etc. Mais principalement l'armée et la marine.

Le plus important néanmoins pour la Prusse, en ce moment, est de former le pouvoir exécutif unitaire, représentant la confédération et faisant exécuter les lois fédérales.

On a beaucoup parlé de l'épuisement physique de M. de Bismark; on a même avancé que son étoile pâlisait et qu'il était presque en disgrâce. La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, constate l'état favorable de la santé du premier ministre qui s'est remis pleinement aux affaires de l'Etat.

En Autriche, on semble un peu oublier toutes les réformes annoncées; aucune de celles attendues n'a été effectuée. Le gouvernement espère qu'un accommodement va se faire avec la Hongrie; la Diète ne s'est pas encore prononcée.

J. REBOUX.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'agence Havas nous transmet les télégrammes suivants :

ETATS-UNIS.

New-York, 3 décembre.

L'ouverture du Congrès a eu lieu an-

jourd'hui. Le président Johnson maintient dans son Message la politique qu'il a déjà exposée précédemment et engage le Congrès à l'adopter. Il constate que les recettes de l'année financière finissant en juin excéderont les dépenses de 158 millions de dollars; les puissances étrangères ont témoigné une plus juste considération pour notre caractère et nos droits nationaux.

La France, ajoute le Message, a annoncé l'intention de différer jusqu'au printemps le départ de ses troupes du Mexique. Le gouvernement des Etats-Unis (qui a adressé des observations à ce sujet, il espère qu'elles seront prises en considération; que la France se conformera autant que possible à ses engagements actuels et répondra ainsi aux justes espérances de l'Amérique.

Le Message constate que le règlement de l'affaire de l'Alabama marche lentement et que le président attribue en partie à la modification du cabinet britannique. Il espère que la question sera maintenant examinée dans un esprit amical et convenable, et qu'une solution prochaine et satisfaisante sera obtenue.

Le rapport financier de M. Mac-Culloch engage le Congrès à revenir aux paiements en espèces.

Florence, 5 décembre.

La *Gazette de Florence* annonce que le commandeur Vegezzi refuse pour des raisons de santé d'aller à Rome. Le gouvernement aurait, par suite, confié la mission projetée au conseiller d'Etat Okello et à l'avocat Maurizio, ancien secrétaire de M. Vegezzi.

HONGRIE.

Posth, 5 décembre.

Le parti Deak a résolu de donner une vive impulsion aux travaux de la commission nommée pour la gestion des affaires communes. On croit que cette question une fois vidée, le ministère responsable serait immédiatement nommé. Les Diètes des provinces slavo-allemandes seront bientôt dissoutes. De nouvelles élections auront lieu, probablement d'après un nouveau mode.

RUSSIE.

Saint-Petersbourg, 4 décembre.

Le secrétaire d'Etat, M. Miloutine, chef de la chancellerie impériale pour les affaires de Pologne, a été frappé hier d'une attaque d'apoplexie. On espère le sauver.

Marseille, 5 décembre.

Le Peluse, arrivé hier soir, apporte des avis de Pondichéry du 6 novembre. Les sésames étaient très-rares et les prix très élevés. Il y avait des transactions suivies

sur les cotons. Le western était coté 184 à 185 roupies. Changes en hausse. L'argent était abondant à Calcutta et à Madras.

PRUSSE.

Berlin, 4 décembre.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* constate l'état favorable de la santé de M. de Bismark; et croit savoir que le premier ministre s'est remis pleinement aux affaires de l'Etat.

Berlin, 4 décembre, soir.

On lit dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord* :

« Tous les gouvernements de l'Allemagne septentrionale, hors celui de Hesse-Darmstadt, qui est en retard, ont donné leur adhésion à l'invitation à la conférence de Berlin. Le gouvernement de Hesse-Darmstadt est aussi le plus en retard pour tous les préparatifs relatifs aux institutions unitaires, excepté en ce qui concerne l'établissement du service volontaire dans l'armée. »

Berlin, 5 décembre.

La *Gazette de Spener* apprend que la médiation de l'Angleterre a décidé l'ex-roi de Hanovre à céder dans la question du serment des officiers hanovriens.

Vienne, 5 décembre.

Les bruits relatifs à des mesures militaires prises en vue de la guerre avec la Russie et l'Autriche continuent à circuler malgré tous les démentis donnés. L'Autriche est disposée à accepter le système monétaire français et le système métrique.

ANGLETERRE.

Dublin, 4 décembre.

De nouvelles arrestations ont eu lieu hier à Belfast et Kingstown. Les magistrats de Cork ont demandé au gouvernement l'autorisation d'enrôler des constables spéciaux.

Londres, 4 décembre, soir.

Un meeting, présidé par M. Georges Petter, a été tenu aujourd'hui à James-Hall. MM. Bright, Mason, Jones et quelques autres membres du Parlement ont prononcé des discours en faveur de la réforme parlementaire.

Dublin, 4 décembre, soir.

Sept individus que l'on présume être des chefs féniens, viennent d'être arrêtés.

BELGIQUE.

Bruxelles, 4 décembre.

Chambre des députés : — Plusieurs mem-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 7 DÉCEMBRE 1866.

— 46. —

LE DÉMON DU JEU

— V —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 5 décembre.)

— C'est vrai, Simon; je te suis reconnaissant de ta complaisance. Et ce négociant étranger, me remettra-t-il la somme en argent ?

— Non, mais en traites sur Milan, sur Florence et sur Lucques.

— De bonnes traites, des traites sûres, Simon ?

— Tu en jugeras avant d'accepter l'affaire. Mais ne crains rien : tu auras tous tes apaisements.

— Eh bien, je viendrai. Après la bourse, entre cinq et six heures, est-ce bien ?

— Cela m'est indifférent, pourvu que je sache l'heure d'avance.

— Attends-moi donc demain entre cinq et six heures. Revenons maintenant, car on s'étonnerait de notre longue absence.

Simon Turchi se leva; mais il resta immobile et dit encore :

— Geronimo, j'ai promis au négociant qui doit me venir en aide que personne sauf toi ne connaîtrait sa présence à Anvers. N'en dis par conséquent rien ni à ton oncle, ni à Marie, ni à qui que ce soit. La moindre indiscretion pourrait anéantir nos espérances et mettre l'étranger en péril. Viens seul, sans domestique.

— Soit, répondit Geronimo, mais je dois t'avertir que je ne puis rester jusqu'à la tombée du soir. Mon oncle m'a menacé de sa disgrâce, si je sortais encore la nuit sans une bonne garde.

— Non, une demi-heure seulement, et tout...

En ce moment un domestique de la maison entra dans le jardin et s'approcha en cherchant l'endroit où Geronimo s'entretenait avec son ami.

— Signor Geronimo, dit-il, on vous cherche partout dans la salle. Mademoiselle Marie va prendre congé de la société. Monsieur votre oncle est prêt à retourner aux logis. On vous attend avec impatience, signor.

Les deux gentilshommes suivirent le domestique; chemin faisant, Turchi dit encore à voix basse :

— A demain donc, entre cinq et six heures !

Le vieux Deodati se trouvait déjà sous la porte, entouré de cinq ou six serviteurs qui devaient l'accompagner. Il se montra fâché de la longue absence de son neveu, et celui-ci allait subir à ce propos une sévère remontrance. Mais, sur les explications de Turchi, ce manque d'attention lui fut pardonné, et il reçut même la permission de rentrer à la hâte dans la salle pour dire adieu à Marie et à son père.

Un instant après, il était déjà de retour,

et, offrant le bras à son oncle, il quitta la demeure de M. Van de Werve. Simon Turchi lui fit encore, au moment où il sortait, un clin d'œil qui semblait dire : « Du secret ! du secret ! »

VI.

Il était environ cinq heures de l'après-midi. Julio se trouvait les bras croisés sur la poitrine, dans une des chambres du pavillon de son maître. Plongé dans une profonde préoccupation, il avait les yeux fixés sur un fauteuil, placé dans le voisinage de l'unique fenêtre de la pièce, et dont la contemplation lui faisait de temps en temps hocher la tête avec un doute plein d'inquiétude.

Quelques pas d'homme qui retentirent sur le plafond au-dessus de sa tête l'arrachèrent à ses réflexions; un sourire ironique contracta son visage tandis qu'il murmurait :

— Il m'appelle lâche, le poltron qu'il est ! Depuis une heure déjà, il court d'une chambre à l'autre, comme s'il était poursuivi par des spectres invisibles. Comme il a facilement arrangé l'affaire pour lui ! Julio tuerait le pauvre Geronimo et entermerait son cadavre dans la cave; Julio ferait tout à lui seul. Quand on a affaire à des gens faux, il faut se tenir sur ses gardes. Son intention était assez évidente pour moi; il voulait se réserver au besoin le moyen de m'accuser seul du crime. Il n'a qu'à menacer et rager tant qu'il voudra; il donnera le coup lui-même ou le signor Geronimo sortira d'ici sans encombre.

Julie se tut un instant, se passa la main

sur le front et dit, le regard attaché sur le fauteuil :

— Et savoir que dans une heure il y aura un cadavre dans ce siège infernal ! Le cadavre du gentilhomme le plus doux et le plus affable que j'aie jamais rencontré. Puisse son bon ange le détourner de cette fatale visite dans ce coupe-gorge ! Signor Turchi le tuera... mais je dois l'aider (1). Quelle sera la fin de cette sanglante tragédie ? L'échafaud pour le maître et la potence pour le serviteur ! Voilà les suites de ma vie de désordre. Si je ne m'étais pas rendu, dans un moment d'ivresse, sans m'en douter, à l'endroit où le juge Volpai a été assassiné, je n'aurais pas fui ma patrie, et le signor Turchi n'aurait pas le pouvoir de me forcer à être malgré moi complice d'un affreux forfait. C'est que, comme disait le vieux curé de Portofino : « Le mal est un labyrinthe; quand on a mis le pied dans ce chemin-là, on perd le fil qui peut ramener au bien. » Ah ! si j'étais près de ma mère, en Italie ! Vœu insensé ! il est trop tard, je suis banni et ma tête est mise à prix !

Il demeura pendant quelques instants plongé dans ses pensées; puis il fit un geste d'impatience et reprit :

— Allons, allons ! à quoi peuvent me servir toutes ces songeries ? Je suis en son pouvoir et je dois me soumettre à la nécessité; mais que le coup soit donné; qu'il ait commis un crime dont les preuves matérielles puissent témoigner contre lui,

(1) « Cette chaise étant inventée et faite, il dit à un de ses domestiques, son valet de chambre du nom de Julio, proscrit d'Italie et sous le coup d'une condamnation à mort... » E. VAN METZEN, *Hist. des Pays-Bas*, liv. 1.

et alors moi aussi je serai maître et je pourrai crier à mon tour : « Simon Turchi, crains le bailli et son valet le bourreau ! » Maintenant je suis encore impuissant contre lui; si je faisais quelque chose pour empêcher l'attentat, il serait capable de faire disparaître toutes les traces de son criminel projet et de me livrer au facteur de Lucques. Je serais conduit en Italie et roué dans le pays qu'habite ma vieille mère. Elle n'a jamais eu de moi que du chagrin; mais je m'efforcerais de lui épargner cette suprême infamie. Voilà le signor qui descend... Il va insister de nouveau pour me faire porter le coup; mais je ne veux pas du sang de cet innocent gentilhomme sur moi...

Simon Turchi s'approchait dans le vestibule. Son visage était très-pâle; mais la cicatrice qui sillonnait son front et ses joues était plus pâle encore. Il ne tremblait pas; mais sa marche semblait hâtive et précipitée, et il étirait ses doigts dans ses poings comme un homme en proie à une vive impatience.

Il vit de loin son domestique rêver, la tête affaissée sur la poitrine, et ce ne fut qu'à son approche que Julio sortit en sursaut de sa profonde préoccupation. Il entra dans la chambre et dit :

— Julio, l'heure approche. A quoi songes-tu donc toujours ? As-tu peur ?

— Peur ? répliqua Julio avec un sourire; de quoi aurais-je peur ?

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Simon, puisque je verserai seul son sang.

— Mais, continua Julio, si je ne crains rien pour moi, ne puis-je, par amour pour mon maître, tomber dans de sombres pensées ? Le jeu que vous allez jouer est bien dangereux, signor.